

—En agissant comme vous le faites, André, vous ne me convaincrez pas de votre sincérité. Je vous engage à vous éloigner, à trouver un prétexte pour quitter momentanément Ifendic.

—Je ne partirai pas, je ne quitterai pas cette place avant...

—Martine ! Rose ! où donc êtes-vous ? appela la voix de notre père.

André tressaillit.

—Vous le voyez, dis-je vous devez partir, ne serait-ce que pour éviter une secousse violente à mon père.

Ma voix tremblait, car le calme que j'avais affecté m'abonnait. André fut-il touché de ma prière ? Je l'ignore. Eut-il peur de la colère de mon père ? Cela est plus probable.

Toujours est-il que, sans ajouter un mot, il quitta la tonnelle et franchit la palissade exactement comme, quatre ans auparavant, il l'avait franchie pour venir me trouver : je m'en souvenais trop, malgré la manière dont il venait de parler de moi.

Rose ! Martine ! Où donc êtes-vous ? répéta notre père.

Je défailis, la force factice qui m'avait soutenue n'existait plus.

Donne-moi ton bras, dis-je à Rose, surtout ne me démens pas. Hélas ! il faut que la vérité soit apprise avec grand ménagement à notre pauvre père !...

Rose obéit machinalement ; appuyée sur elle, je me traînai vers la maison.

—Je te croyais au lit, me dit mon père. J'étais allé sans te voir. Quelle étrange fantaisie t'a prise de descendre au jardin par cette soirée glaciale ?

—Je vous assure que je ne me sens pas plus souffrante, répliquai-je, évitant ainsi de répondre directement.

Je crois tout le contraire, te voilà si pâle ! Méchante fille qui veut se rendre tout à fait malade. Va, je te dirai à André.

—C'est cela, dis-je en m'efforçant de sourire. A vous deux vous me gronderez bien fort ; mais, pour ce soir, mon cher père m'embrassera bien tendrement, comme je le fais, moi, en lui souhaitant une nuit paisible.